

LA FORMULE

*une nouvelle de
Georges Zadrozynski*

Introduction

Bon sang, mais c'est bien sûr ! Il écrivit encore pendant trois minutes, et se leva de sa chaise. Comment n'y avait-il pas pensé plus tôt ? Il suffisait d'inverser les variables... Il fallait qu'il annonce ça à ses amis du CNRS. Le plus tôt possible. Alors il se rua sur le téléphone, hésita un instant, puis raccrocha. Non ! Ce serait trop bête ! S'il était sur écoute, toutes ces années de travail n'auraient servi à rien. Hé puis, bien qu'il fût certain que sa formule marche, il pensait qu'il était bien plus sage de l'essayer auparavant. Il jeta un bref coup d'oeil à la fenêtre de son studio de laquelle il pouvait voir la place Sainte-Opportune. Il trouvait qu'il faisait beau. Il revint à son bureau et regarda son travail. Le résultat final ne faisait pas moins de huit lignes.

Sa montre sonna. Sept heures du soir, déjà. Cela faisait douze heures qu'il peaufinait, qu'il savait qu'il allait trouver. Mais il n'en était pas sûr. A présent, c'était fait. C'était terminé. Ces longues années de travail avaient enfin été récompensées par un aboutissement : sa relation semblait juste. Ce n'est pas sans appréhension qu'il alluma son petit ordinateur portable. Une relique. Un vieux 386 qui avait presque dix ans. Mais de toute façon, c'était bien suffisant pour tester sa formule.

En attendant l'allumage de sa machine, il saisit une revue scientifique qui avait déjà plusieurs semaines. Il la feuilleta, sans réellement faire attention à ce qu'il lisait. Par ci, le dernier modèle de cyclotron, par là le schéma technique du dernier processeur Transmeta , l'analyse d'une plante de la famille des orchidées, ou encore les photos d'une grotte préhistorique

que l'on venait de découvrir en Essonne, au sud de Paris. L'ordinateur avait fini son initialisation. Il lança son logiciel de programmation, tapa quelques lignes en Pascal, rapidement, puis recopia avec soin les huit lignes tant attendues. Il pressa sur deux touches. Son programme s'exécuta. L'algorithme semblait parfaitement fonctionner.

Il était tellement content qu'il en oublia sa chienne qui commençait sérieusement à s'impatienter : l'heure du repas approchait. Lui même avait une petite faim. Il lança l'impression de son programme, ouvrit machinalement une boîte de MiamMiamDog, la versa dans une gamelle rouge sur lesquelles était inscrit le nom "Flora" en jaune. Puis, il rassembla les quelques quatre cent pages qui constituaient la version finale de son travail, et en fit une pile sur son bureau. Il arracha la feuille de l'imprimante, la mit dans sa poche, ferma son portable et le rangea sous son lit. Il prit la laisse de Flora l'attacha à son cou, descendit les trois étages, et sortit de l'appartement.

Il passa devant le marchand de journaux qui faisait également kiosque de La Française Des Jeux.

- Alors, m'sieur Bernard ? Z'allez bien ?

C'était la vieille marchande de journaux qui l'interpellait.

- Savez pas qu'y'a la grande cagnotte, ce soir, au loto ?

- Si, si, bien sûr, répondit-il. Je le sais. Mais vous savez bien que je ne joue jamais. De toute façon, je n'ai aucune chance de gagner.

- On sait jamais, m'sieur Bernard ! Aujourd'hui, c'est ptêt bin vot' jour de chance.

Au fait, pourquoi pas ? Pourquoi ce ne saurait pas aujourd'hui, son jour de chance ? Il avait trouvé sa formule, après tout. Et puis, ça ne coûtait pas grand chose, un ticket de loto.

- Allez, d'accord, donnez moi un de vos maudits tickets. Mais c'est bien pour vous faire plaisir.

- Alors m'sieur Bernard, vous mettez quoi, comme chiffres ?

- Je n'en sais trop rien. Je n'ai pas l'habitude de jouer au jeux de hasards, vous savez. Le hasard, c'est pas mon truc.

- J'vais vous aider, moi, m'sieur Bernard ! Dites moi donc vot' saison préférée, vot' date de naissance, vot' numéro de téléphone, votre âge, celui de vot' chien et vot' chiffre préféré. Chuis assez bonne dans les calculs avec les étoiles, 'savez, l'astrologie tout ça ...

Tout cela le faisait bien rire. Mais sans montrer aucun signe de moquerie, il livra à la vieille les nombres qu'elle lui avaient demandées.

- Hé bien, m'sieur Bernard, je crois que j'ai c'qui vous faut ! J'ai aussi étudié les probas, vous savez, quand j'étais jeune. Et comme le vingt-huit est tombé trois fois la semaine dernière, il y a des chances qu'il retombe cette fois-ci.

Il ne put plus retenir un rire qui ressemblait plutôt à un rire heureux qu'à une moquerie.

- J'ai totalement confiance en vous, Madame Boucher ! Je vous écoute. Quels sont vos chiffres ?

- N'avez qu'à jouer les 28 ! Hé puis le 46, le 27 le ... 5 ... non, le 6 ! Nous sommes bien en juin, n'est ce pas ? Alors le 6 ! Hé puis allez-y pour le 33 et le 13. Oui, c'est ça, le treize. Y' paraît que ça porte chance.

Il paya, puis reçut son ticket : 6-13-27-28-33-46. C'étaient les chiffres que lui avaient donné la vieille. Il mit son billet dans la poche arrière gauche de son jean bleu délavé, et regarda son chien :

- Allez, ma vieille, on y va.

Il lança un sympathique Au revoir à la vendeuse de journaux, et s'enfonça dans les rues du premier arrondissement.

L'aboutissement

Une Merguez Frites, je vous prie, dit-il au vendeur de sandwiches. Il mangeait là de temps en temps, quand il avait oublié de remplir son frigo. Il prit son repas, puis continua sa route.

- Allez, Flora, on va se balader un peu. Ca te dérange pas ?

La chienne lança un Ouaf d'acquiescement. Il allait voir son ami François, du CNRS, qui s'intéressait particulièrement à sa formule. Et il lui avait promis d'aller le voir dès qu'il aurait fini ses recherches. Il dépassa la place du Châtelet, descendit la rue Saint-Jacques et dépassa la Seine.

Bernard est un gars formidable. Tout le monde le lui dit. Il n'en est probablement pas convaincu. Mais c'est vraiment un gars formidable. Il est toujours prêt à rendre service à n'importe qui. Il a le cour sur la main. Bien sûr, comme tout le monde, il a ses petits défauts. Le sien, comme tout les chercheurs, c'est qu'il est distrait comme pas un. Il oublie tout, de remplir son frigo, de sortir son chien, même parfois de manger, de dormir, quand il travaillait trop longtemps sur sa formule. Mais maintenant, il l'avait trouvée, et il allait pouvoir en profiter, la déposer, la vendre, s'acheter une petite maison en banlieue, et, pourquoi pas ,se marier. Bernard ne s'énervait jamais, il avait un sang froid a toute épreuve, et il ne se sentait jamais dépourvu dans aucune situation, aussi complexe soit elle. C'est probablement pour ses raisons que ses amis l'ont surnommé *l'Homme Sage*.

Il posa la main sur sa poche, sentit son couteau suisse, sa carte Orange, et la feuille d'imprimante qu'il allait montrer à François, sa formule. Il s'arrêta à une grande porte sur le boulevard Saint-Michel, et appuya sur le bouton. Une voix féminine lui répondit.

- Allo ?

- Allo, Nat' ? C'est Bernard ! François est là ?

- Oui, bien sûr ! Attends, je t'ouvre !

Le bruit de la serrure électrique se fit entendre. Bernard poussa la porte, entra, la ferma, et monta dans l'ascenseur. Un vieil ascenseur, avec des grilles en métal, comme on en faisait il y a encore longtemps. Il appuya sur le bouton du quatrième étage et arriva sur le palier. Il frappa à la porte. Nathalie et François lui ouvrirent là porte. Il embrassa Nathalie, serra la main à François. François allait ouvrir la bouche, mais Bernard le coupa en lui disant ces quelques mots :

- François... Je l'ai. J'ai trouvé.

François sourit, et ses yeux s'illuminèrent, comme ceux d'un enfant qui vient d'ouvrir le cadeau de Noël le plus merveilleux qu'il n'ait jamais eu. Alors, sans dire un mot, il embrassa sa femme, caressa les cheveux de leur fils de quatre ans et prit son blouson. Puis il empoigna le bras de Bernard, fit entrer sa chienne chez lui, chuchota un mot à Nathalie qui approuva, ferma la porte, descendit très vite les escaliers, et se rendit au garage. Il appuya sur un bouton de son porte-clefs. Les phares d'une BMW noire s'allumèrent pendant quelques secondes. Ils montèrent, Bernard et lui dans la voiture. La voiture démarra. Et ils sortirent de Paris, en direction de la banlieue, vers le siège du CNRS.

La BMW arriva au bout de quatre-vingt dix minutes devant une barrière. Sous la barrière, sur le sol, des pics métalliques dissuadant les intrus d'entrer, sous peine de se faire crever les pneus. François baissa sa vitre. Une grosse voix de brute retentit.

- Bonsoir, monsieur Lecourt. Vous allez encore travailler, à cette heure ci ?

C'était le gardien du parking du CNRS. Il connaissait François depuis près de dix ans, et savait qu'il lui arrivait souvent de venir dans son laboratoire à des heures inhabituelles... mais d'habitude, il était toujours seul. Le gardien jeta un regard suspect à Bernard; il savait que sa mission était d'éloigner les gens inconnus du centre dans lequel étaient enfermés tant de

secrets scientifiques. François remarqua le regard sévère du gardien envers Bernard. Il sourit et dit :

- C'est OK, Baptiste ! Il est avec moi !

Le gardien ne prenait pas de responsabilité, puisqu'apparemment, c'était le chercheur qui assumait la présence de son ami dans l'enceinte.

- Je vous ouvre, Monsieur Lecourt !

Le gardien entra dans sa cabine, pressa un bouton vert. La barrière s'ouvrit et les pics de métal rentrèrent dans le sol. La BMW se gara deux cents mètres plus loin.

Rapidement, François sortit une carte magnétique de sa poche. Il la passa de haut en bas dans une fente située sur le côté d'une porte en verre. Ils entrèrent tous les deux, et arrivèrent, en bas d'un escalier, à une épaisse porte de métal. François tapa un code sur le clavier situé à droite de la porte, s'approcha d'un micro situé à gauche de la porte, et dit :

- Lecourt

Alors, une voix métallisée mais féminine répondit :

- Bonsoir, Professeur Lecourt. Bienvenue. Vous travaillez bien tard ...

Bernard et François éclatèrent de rire ensemble. C'est stupéfiant, quand même, ce que l'on peut rendre des machines humaines, au point de vous plaindre quand vous bossez tard.

François pressa sur le bouton 2, ce à quoi la machine renchérit :

- Deux personnes, choix enregistré. Veuillez entrer dans le sas.

Alors ils s'engagèrent dans la petite pièce située derrière la lourde porte, qui, immédiatement, se referma derrière eux. Une lumière verte les parcourut de bas en haut, puis redescendit. François semblait être habitué. Bernard, lui n'était pas rassuré. Au bout d'une trentaine de seconde, la machine déclara :

- Identité Hôte confirmée. Attention : le Guest 01 possède une arme blanche de type Victorinox.

- C'est mon couteau suisse, dit Bernard.

- Pas de problème, répondit François.

La porte située devant eux s'ouvrit lentement, découvrant une pièce immense, remplis d'appareils plus complexes les uns que les autres. Ils y entrèrent.

- Tu vois cette immense bête, dit François, en montrant une imposante armoire ?

Hé bien ils me l'on enfin donnée.

- Le Cray 3 du centre ? A toi ?

- Oui, à moi! Ils ont acheté un Cray 4, et ils m'ont refilé le 3.

- Et qu'est-ce que tu vas faire de la bécane la - presque - plus rapide du monde ?

- Pas si vite, Sage. Tu as ta formule sur toi ?

Bernard fouilla dans ses poches.

- Tu vas voir que je l'ai oubliée.

- Arrêtes tes conneries, Bernard...

- Ah, non, la voilà.

Il tendit le papier à François, qui souriait plus que jamais. Il souriait comme un savant fou. Un savant fou qui vient de faire la découverte la plus importante de son existence.

- Un kawa, vieux ?

- Avec plaisir, répondit Bernard.

François s'affaira pendant deux minutes dans un coin de son laboratoire et revint avec deux tasses de café fumantes qui dégageaient une excellent odeur d'arabica fraîchement moulu.

- C'est du bon, dit-il, en lui tendant la tasse. Assieds-toi.

Ils prirent place tous les deux l'un en face de l'autre sur des chaises dures, en métal, et contre une table en inox, qui devait servir à l'origine à poser des oscillos et divers testeurs.

- Maintenant, accroches-toi. Je vais te raconter un truc...

Tu sais que, depuis plusieurs années, Fred et moi en a trouvé le procédé de désintégration de molécules, et d'archivage des données des molécules désintégrées. Ca a fait un certain tabac, il y a cinq ans. Bon. Il y a un peu plus d'un an, on est arrivé, à partir d'une base de données de molécules simples, à reconstituer un objet non organique. Oui, je sais, tu n'est pas au courant. D'ailleurs, à part Fred et moi, je ne pense pas qu'il

y ait d'autres gars au parfum. Sauf si cet enfoiré l'a dit à son chien.

Bernard rit, et questionna François :

- Tout ça, c'est super, mais qu'est-ce que j'ai à avoir là dedans.

- Je vais t'expliquer quelque chose facile à comprendre :

Tu as bien intégré, en tout cas, qu'on a inventé, plus ou moins, le procédé de téléportation... Mais ça, c'est pas réellement extraordinaire. Pour la simple et bonne raison qu'on ne peut téléporter que de la matière qui n'est pas vivante. Sinon, l'organisme vivant qui se trouve désintégré, 'meurt' virtuellement pendant la transmission des données des molécules, du désintégreur au réintégreur. J'ai fait des essais avec des mitochondries.

Aucune chance que ça fonctionne. Pour une cellule, il faut déjà plus de trois secondes. Elle a le temps de crever dix fois.

- Je commence à capter...

- Evidemment, les êtres plus élaborés sont plus résistants à l'absence d'existence, mais pour une résistance mille fois supérieure, il faut cent mille fois plus de temps pour le transfert des données. C'est le problème. Il faut envoyer les informations cent fois plus vite. Et même avec le Cray, je n'y arrive pas. Au fait, rappelles moi, s'il te plaît, à quoi sert ton algo ?

- Ah ! François ! T'est trop fort ! Tu veux dire ...

- Ton algo, Bernard ! Ton algo ! Il fait quoi, exactement ?

- Il fait le compactage et le décompactage d'un nombre important de données en un temps record, et en plus, il crypte totalement ces données. Au moins dix mille fois plus performant que le Lzw ou l'Arj. Enfin, du moins, j'espère.

- Ta feuille, s'il te plaît, je vais essayer...

François s'approcha du Cray, tira le clavier, et lisant la feuille, reproduisit les huit fameuses lignes. Il compila la machine.

- Ca durera dix minutes, dit-il. Puis il regarda Bernard et lui avoua :

Si je PEUX transférer mes données en un temps suffisamment petit pour ne pas tuer l'organisme sujet, je pourrai le téléporter.

Jusqu'à maintenant, j'ai essayé tous les algos. Du plus simple au plus élaboré. Pas un ne marche. J'espère que le tien...

Puis il se mit à la recherche d'une mitochondrie dans ses cultures, la posa sur une plaque de microscope, et invita Bernard à la regarder.

- Tu la vois ? Elle pète la forme, cette cellule. Hé bien son sort va dépendre exclusivement de toi. Ou plutôt de ton algo. Je pense que le Cray a fini de compiler, maintenant. On tente ?

- On tente !

- Hé puis pour te prouver que je ne raconte pas de conneries, prends cette pointe et grave un truc sur la plaque en verre.

Bernard gribouilla un petit dessin, histoire de reconnaître la plaque.

François pressa un bouton blanc imposant. Un placard bizarre, muni de hublots, s'ouvrit près du Cray. Il enleva la plaque de verre du microscope, jeta un coup d'oeil plein d'espoir à Bernard, et lui demanda de placer la plaque dans le placard, ce qu'il fit. François dirigea vers le Cray et tapa quelques commandes.

Il dit à Bernard :

- J'ai quand même peur : même si le temps de transfert des informations est suffisamment petit, il y a un problème qui subsiste : celui de l'instabilité des données. Si il arrive le moindre incident pendant les quelques secondes que durent le transfert, il peut arriver n'importe quoi. Absolument n'importe quoi.

François pressa la touche *Enter*. La porte du placard se ferma. Une lumière éblouissante éphémère sortit du premier hublot, et en même temps d'un autre hublot que Bernard n'avait pas vu, à l'autre bout du labo.

François courut vivement vers le second placard duquel était sortie la lumière.

La porte s'ouvrit. Quand il revint vers Bernard et le microscope, il avait une plaquette de microscope. Sur cette plaquette était gravée ce que Bernard avait dessiné.

- C'est bien la même, dit Bernard.

François plaça en hâte la plaque sur le microscope et soupira.
- Vas-y, toi. Je n'ai pas le courage de regarder. J'ai regardé tellement de fois, et j'ai vu tellement de cellules mortes que je ne peux plus. Vas-y, regardes. Tu me diras.
Bernard se dirigea lentement vers le microscope, et regarda dans l'orifice. Il leva la tête, vit François, interrogatif, et replongea son regard dans la lentille. Il releva la tête.
- Si elle bouge, c'est qu'elle est vivante, demanda-t-il ?

La déception

François était tellement heureux qu'il ouvrit le Champagne qu'il cachait dans le frigo destiné aux cultures bactériologiques. Ils burent toute la bouteille à deux.

- Demain, j'essaye sur des mammifères, déclara-t-il. Pourvu que ça marche !

Bien qu'ils furent complètement saouls, François reprit la voiture et revint sur Saint-Michel en moins d'une heure. Il était trois heures du matin déjà passées. Il proposa à Bernard un dernier verre avant de le raccompagner chez lui, mais il ne fallait pas faire de bruit. Nathalie et son fils devaient dormir à l'heure qu'il était. Quand même !

Mais Nathalie les accueillit en robe de chambre, au bord des larmes.

- Je suis désolée, dit-elle c'est ma faute. Je suis tellement désolée !

Elle éclata en sanglots. François la prit dans ses bras.

- Calmes toi, ma chérie. Racontes moi. Qu'est-ce qui t'arrive ?

- C'est... c'est Flora...

Bernard dit :

- Flora ? Qu'est-ce qu'elle a encore fait ?

Nathalie se tourna vers Bernard, les yeux rougis pas les larmes et le chagrin, et avoua :

- C'est ma faute. Je n'aurais jamais dû laisser la fenêtre ouverte. Flora est tombée et ...

- Flora est tombée ?

- Le vétérinaire a appelé il y a une heure. Je suis terriblement désolée, Bernard.

Bernard eut du mal, malgré sa réputation d'homme sans faille, à retenir une larme.

- Mais non, Nathalie. Ce n'est pas ta faute, je ne t'en veux pas. Flora n'avait pas l'habitude des fenêtres ouvertes. J'aurais dû te prévenir.

- Ca ira, Bernard, demanda François ?

- Oui, oui ! Ca ira. Tu m'excuses de ne pas rester, je crois que je vais rentrer chez moi à pied. J'ai besoin d'un peu d'air frais, et surtout d'être seul.

Quand Bernard arriva chez lui, la porte avait été forcée. Mais il ne manquait rien. RIEN ! Son ordinateur portable était toujours là où il l'avait posé. Tout son matériel hi-fi n'avait pas bougé. Tout était là, où du moins semblait l'être. Alors Bernard alluma sa radio

- France Infos, il est Quatre heures trente.

Encore des affrontements au Zimbabwe, les rebelles ont attaqué la capitale. Plusieurs dizaines de morts dans le camp de l'armée, on parle de milliers de victimes parmi les civils, reportage à quatre heures quarante. Hé puis les résultats du Loto, qui mettait en jeu ce soir deux cents millions de francs. Vous êtes l'heureux gagnant si vous avez joué le 7, le 14, le 28, le 29, le 34 et le 47. Le nombre de gagnant sera connu ... CLIC

Bernard éteignit sa radio. Quelle guigne ! Non seulement, la vieille vendeuse, Madame Boucher, avait eu raison, le 28 était tombé, ce qui défiait toutes les lois des mathématiques... Et en plus, ironie du sort, les numéros qui étaient sortis étaient les siens, auxquels il fallait rajouter le chiffre UN. Tant pis, il n'a pas gagné. Il froissa le bulletin du loto en boule et le remit dans sa poche. Ce sera pour une autre fois, peut-être. Il éteignit la lumière et alla se coucher. Trois minutes passèrent. Soudain, il alluma la lumière. Un doute affreux lui fit parcourir un frisson le long de la colonne vertébrale. Il se dirigea vers son bureau. Il manquait quatre cents pages. Désespéré, il se recoucha.

Ce ne fut que vers trois heures de l'après-midi qu'il se réveilla. Le temps qui paraissait si beau hier était orageux. Il pleuvait des cordes dehors. Il descendit au kiosque à journaux.

- Alors, m'sieur Bernard ? J'vous l'avait bin dit, moué, qu'le 28 s'r'ait tombé !

- C'est vrai, Madame Boucher. Vous avez eu raison. Donnez-moi le Figaro, je vous prie. Merci.
Il paya et revint chez lui.

C'est avec horreur qu'il arriva à la page huit, la page de La Vie Scientifique. Un article d'une demi page était consacrée à "L'algorithme qui va révolutionner le monde". Une photo de Chris Whiteman, un scientifique véreux, couvrait l'article. "Dix ans de ma vie", sous-titrait le journal, qui expliquait d'une manière peu ésotérique comment l'algorithme fonctionnait, et délivrait au lecteur une formule de huit lignes que peu de gens pouvaient comprendre. Cet algorithme qui allait révolutionner le monde, c'était pourtant lui, Bernard Bernard, qui l'avait trouvé pas plus tard que la veille. Et elle était déjà dans le journal. Un autre que lui se l'était attribué. Il empoigna le téléphone, appela François au CNRS, lui disant qu'il allait passer le voir. Puis il appela une agence de Taxi, descendit sur la place Sainte-Opportune et attendit la voiture. Il pleuvait des cordes.

Le taxi fila en direction du CNRS. Il arriva au bout d'une heure Le gardien, qui avait été prévenu, ouvrit la barrière. Le taxi laissa Bernard, qui pénétra dans le bâtiment. Bernard entra dans le bureau d'François.

- Ca va, vieux frère ? Dis, Nat' et moi, on pense te racheter un chien.

- C'est sympa, François, mais laisse tomber. Tu en es où, avec tes expériences ?

- J'ai tenté un couple de rats, ce matin. Apparemment, ça marche super bien.

Je viens juste d'essayer un singe. Il passe en ce moment des test médicaux, pour voir si il a résisté au transfert. J'attends les résultats d'une minute à l'autre. Tu vois ...

Le téléphone situé sur le bureau d'François sonna.

- Excuses moi. Allo ? Oui ? Oui ! Alors ? Vous êtes sûr ? Rien ? Absolument rien ! Bien ! Merci beaucoup.

- Alors ?

- Rien d'anormal sur le singe. Tu sais, j'ai envie de tenter ça sur un humain. Je pense sérieusement à l'essayer sur moi.

- T'es pas timbré, non ?

- Je ne sais pas j'y réfléchis.

Ils se regardèrent pendant une dizaine de seconde, sans rien dire. Bernard pris la parole :

- Tu as lu le journal ?

- Non, pas encore. Fais voir ... Mais ... Putain ! 'scuse ! J'y crois pas ! Ce salaud de Whiteman a trouvé une formule qui ressemble vachement à la tienne. Un éclair surgit, moins d'un dixième de seconde après on entendit le tonnerre.

- Il est pas passé loin celui là.

- Tu comprendras mieux quand tu sauras qu'on s'est introduit chez moi hier soir et qu'on m'a piqué la totalité de mes feuilles. Je n'ai plus aucune preuve de tout mon boulot. Et apparemment, c'est Whiteman qui a organisé tout ça et qui s'est approprié mon travail.

- Je suis désolé, Bernard ! Tu veux que je fasse quelque chose pour toi ? Demande moi n'importe quoi, si ça peut t'aider, je le ferai.

- Tu me promets que ce que je te demandes, tu le feras ?

- Absolument.

Un nouvel éclair surgit quasiment en même temps que le son qui l'accompagnait.

- J'ai envie d'essayer ta machine.

- Tu... tu QUOI ?

- J'ai envie d'être le premier homme téléporté, même si c'est d'un bout à l'autre d'une pièce.

- Ecoutes, non, Bernard ! C'est pas possible ! Je peux pas te laisser faire ça ! Ce serait trop con que le transfert foire et que je retrouve de la chair à saucisse dans le deuxième placard.

- Tu m'a promis, François...

- Je sais, Bernard, je sais. Mais tu dois savoir que je n'ai pas résolu le problème de l'instabilité des données pendant le transfert. Et il peut...

- Tu me l'as déjà dit. Mais ça a marché avec le singe, non ?

- Heu... oui.

- Alors on y va!

François ouvrit grand les yeux. Il fut surpris de voir son ami dans un tel état, lui, qui d'habitude, ne perdait jamais son sang froid. Il s'exclama :

- Tout de suite ???

- Oui, tout de suite.

Et Bernard se dirigea vers le premier placard. François savait qu'il ne pourrait plus, à présent dissuader son ami. Il tapa la commande fatidique sur le Cray.

La porte du placard se referma, Bernard était dedans. Il pressa la touche Enter. Deux éclairs surgirent simultanément. Le premier, comme prévu, sortit du premier hublot, du placard où était Bernard. Le second arriva exactement en même temps. Mais pas du second hublot.

C'était la foudre qui venait de s'abattre sur le CNRS, et sur toute l'installation électrique. Il y eut une micro coupure de courant, pas suffisante pour réinitialiser le Cray. François eut alors peur. Très peur. La foudre était arrivé à un moment critique, pendant le transfert des données. Il s'approcha du premier placard. Bernard n'y était plus. Alors, François se dirigea quarante mètres plus loin, vers le second placard et jeta un coup d'oeil au hublot. Le second placard était vide, lui aussi.

Le Voyage

Ah ! Quel mal de crâne! Ca faisait longtemps qu'il n'avait plus eu aussi mal au crâne. Comme si une armada de lutins avec des marteaux lui frappaient la tête de tous les côtés. Il sentit qu'il était allongé à même le sol sur la terre et sur des cailloux, au pied d'un arbre. Il essaya de se souvenir. Il se rappelait qu'il était chercheur, qu'il avait trouvé sa formule, que son chien était mort, qu'il avait failli gagner au loto. Et puis aussi que son ami François avait fabriqué une machine pour téléporter les objets, et qu'il avait voulu l'essayer. Et puis après, plus rien. Il était là, par la terre.

Il ouvrit les yeux. Le paysage dans lequel il était lui sembla être magnifique. Ca sentait si bon la campagne. Une petite rivière courait à quelque mètres de lui. L'eau était belle et limpide. L'herbe était fraîche, foulée par des traces d'animaux. Il se leva et entreprit de savoir où il se trouvait. Il pensa.

- Y'a plusieurs solutions. Ou bien le truc de François a réussi, et on a tellement bu que je me retrouve en plein milieu de la campagne, avec une gueule de bois, sans me rappeler de ce que j'ai fait hier. Ou alors, elle a foiré, je suis mort, et je suis au paradis. Chouette ! Ou encore, si elle a foiré, je me retrouve téléporté plus loin que prévu. Pas trop loin quand même, j'espère. Bah ! Je trouverai bien quelqu'un qui me dira où je suis.

Et il se mit en marche.

Au bout d'une demi-heure de marche, il ne trouva ni route, ni habitation, ni signe de vie humaine. Ni même un animal. Puis il entendit derrière lui le grognement d'un animal qui lui glaça le sang. C'était un pachyderme ! Il a reconnu le cri. Il se retourna et vit... stupeur... un éléphant doté d'une pilosité impressionnante, avec des défenses énormes. Ce ne fut ni le pelage du pachyderme qui le frappa, ni même la taille de ses dents. Il se demandait surtout ce que cet éléphant pouvait bien foutre ici, en plein sud de Paris. Du moins, s'il était encore au Sud de Paris. Oh, oui ! Il était bien où il pensait être.

Mais ce n'était pas son principal problème. Le gros animal chargeait sur lui, essayait de l'écraser. Alors Bernard courut le plus vite qu'il put, pour échapper à une mort certaine. Mourir, les os broyés par un énorme éléphant. Puis, au milieu de sa course, il entendit des cris humains, une dizaine de bruits sourds. Puis la terre trembla, l'éléphant s'est écroulé, mort. Bernard prit alors le temps de retourner sur ses pas pour aller voir l'animal, plus par curiosité que par témérité. Mais ... mais c'est un Mammouth, s'exclama-t-il ! Un Mammouth, ici, et surtout maintenant ! Il devait bien peser deux tonnes, un véritable monstre. Mais non, ce n'était pas possible, il devait rêver ! Il tourna autour de l'énorme bête, l'inspecta, et remarqua qu'elle avait été tuée au moyen d'une dizaine de piques de bois longues de trois mètres qui l'avaient transpercé dans la gorge et en plein coeur. Je ne sais pas qui a fait ça, mais je lui doit une fière chandelle, se dit-il. Il n'avait pas vu que, cachés dans un buissons plusieurs paires d'yeux l'observaient.

Puis il continua sa route, toujours en espérant trouver des traces de civilisation. Il pensait que le mammouth s'était sans doute échappé du CNRS.

Les chercheurs avaient dû réussir à recréer un animal de l'espèce, mais ce dernier avait probablement réussi à s'échapper. Et puis il réalisa que le mammouth n'avait pas été détruit par un système de sécurité perfectionné, ni même par balles. On lui avait simplement lancé des piques de bois, comme ça se faisait dans les temps anciens, chez les hommes préhistoriques. Il voulut en avoir le coeur net, et retourna sur ses pas. En cinq minutes, il fut sur place. Le mammouth avait disparu.

Oh, oui ! C'était bien là où il était tout à l'heure. Il y a encore des flaques de sang de l'animal qui stagnent par terre. Et l'herbe est écrasée, sur plusieurs mètres carrés, là où le mammouth s'est effondré. De plus, l'herbe laissait entrevoir une traînée qui portait des taches de sang : quelqu'un avait dû

tirer l'animal pour le ramener en lieu sûr. Mais pour tracter un tel animal, il aurait fallu, au moins, un semi-remorque et une plate-forme mobile suffisamment solide pour transporter le pachyderme. Mais sur le sol, il n'y avait même pas de traces de pneus. Et pourtant, le sol était assez humide. Si un véhicule était venu ici, il aurait immanquablement laissé des traces. Bernard était de ceux qui voulaient savoir, alors il se mit à suivre les traces laissées sur le sol.

Tout se passa en moins d'une demi-seconde. Un bruit de feuille écrasée à deux mètres derrière lui. Un coup sourd. Un affreux mal dans la nuque. L'herbe verte. Sombre. Le noir, le néant.

Quand il se réveilla, il faisait nuit. Il était attaché avec de fines lianes, mais solides, à ce qui ressemblait à une cage en bois, suspendu à une branche d'un arbre. Il devait se trouver à trois mètres du sol. En bas, autour d'un feu, devant l'entrée d'une caverne se trouvaient des hommes. Ces hommes n'étaient pas comme ceux qu'il connaissait : leur tête était proche de l'homme de Neanderthal. Il faut dire qu'ils avaient tout pour leur ressembler : les cheveux, la barbe, l'odeur, les habits en peau d'animal. Le cadavre du mammoth, dépecé, gisait à une dizaine de mètres d'eux. Sur le feu cuisait un morceau de viande énorme, capable de nourrir trente personnes. Oh ! Oui ! Ils étaient bien trente, huit hommes, quinze femmes, et quelques enfants. Et ils mangeaient. Ils mangeaient cette viande de mammoth qu'ils semblaient trouver si bonne. Ils parlaient dans un langage incompréhensible, en brouhaha infernal.

- J'espère que je ne suis pas le suivant, cria Bernard à la troupe, et endossant son plus beau sourire, il était vrai, crispé.

Alors tout le monde se tut. Tout le monde regarda Bernard. Comment cet animal, qui leur ressemblait tout de même un peu, mais pas à ce point là, avait pu parler. Et en plus, dans un langage qui leur semblait élaboré. Le plus grand des trente, le plus baraqué, probablement le chef, se leva, se dirigea vers la cage de Bernard, et lui cria dessus des phrases pendant au

moins une minute, sur un ton horrible, et en plus dans un langage qu'il ne comprenait pas. Puis, le molosse alla se rasseoir, et le brouhaha reprit de plus belle.

Bernard avait peur de comprendre : cette instabilité des données pendant le transfert dont lui avait parlé François était effectivement un réel danger. Il n'y avait plus à présent qu'une possibilité : l'appareil d'François avait fonctionné correctement dans les trois dimensions : il avait dû être téléporté quarante mètres plus loin que son point de départ, comme c'était prévu. Mais la quatrième dimension, celle du temps, n'avait pas été respecté. Il avait vu ses molécules reconstituées à l'endroit adéquat, mais deux cent mille ans auparavant. Il était bloqué en plein milieu de la préhistoire.

Bloqué dans la préhistoire, d'accord, mais bloqué dans une cage, enfermé par des hommes préhistoriques, il fallait quand même pas pousser ! Alors, il sortit son Victorinox de sa poche. Les Neandertal auraient-ils eu l'idée de fouiller un animal quand ils le capturent ? Il sortit la grande lame, coupa rapidement toutes les lianes, ouvrit sa cage et sauta à terre, toujours avec son couteau suisse à la main.

Une femme qui l'avait vu, soudain, hurla :

- Esca, mitt ! Esca !

Ce qui devait vouloir dire un truc comme : La bouffe se barre ! Ou quelque chose comme ça. Du moins, c'est ce que Bernard avait compris.

Il était à terre, le grand molosse, le chef de la tribu, s'était levé ; et s'approchait de lui avec une énorme massue. Il lui lança un coup que Bernard esquiva de justesse. Puis le géant se jeta sur lui. Bernard eut juste le temps de placer ses bras devant son visage, la lame de son couteau pointant vers l'extérieur. Qui oserait alors prétendre que ce n'était pas son jour de chance ? La lame vint se planter dans la carotide du géant, qui s'écroula. Il était à présent debout, le molosse à ses pieds. Il y eut une minute d'inactivité totale. Même les bruits de la nuit

semblaient s'être arrêtés. Cette minute dura des heures pour Bernard. Puis, les membres de la tribu se prosternèrent. Bernard avait tué leur chef, qu'il remplaçait, à présent.

Bernard passa sa vie avec cette tribu. Il leur fit construire des outils, abattre des arbres, travailler le bois, monter des huttes, élaborer des moyens de transport, des systèmes de défense contre les tribus agressives voisines. De son côté, il avait appris la langue. Puis sa tribu et lui remontèrent doucement vers le nord, jusqu'à ce qu'ils arrivent à un grand fleuve pur et limpide. Ce fut le début de la vie sédentaire. Sa tribu, grandement augmentée d'alliés, s'installa définitivement à cet endroit, qu'il avait appelé quelque chose qui ressemblait à Lutèce, allez savoir pourquoi. Il vécut longtemps et heureux dans un monde simple et honnête, où la corruption, la haine, l'hypocrisie n'avaient pas encore été inventés.

Epilogue

Bernard était devenu vieux, à présent. Vieux et respecté. Il était vu dans toute la région comme le chef de tribu le plus écouté. Ses sujets l'avaient également affublé d'un surnom qui signifiait, à peu de chose près, "Homme Sage". Très fatigué, Bernard ne recevait plus personne, ne voyait plus ni homme ni femme. Il était usé, reclus dans sa caverne, alors que les autres vivaient dans des huttes, et ne sortait qu'une fois tous les 28 jours pour fêter la nouvelle lune. Les chasseurs de la tribu déposaient devant l'entrée de la caverne les denrées nécessaires à sa survie, eau, et viande de chasse. Ainsi survivait-il dans un état permanent de méditation.

C'est en fouillant dans ses affaires personnelles qu'il retrouva le vieux ticket de loto perdant dans la poche de son vieux jean délavé, rongé par les petits animaux. Ah! Se dit-il ! Je me souviens ! Si seulement j'avais pu obtenir les bons numéros au loto, peut-être tout cela ne serait-il jamais arrivé. Comme il aimait bien les chiffres, il se mit à analyser la suite des six nombres inscrits sur le papier glacé. Il réfléchit longtemps, très longtemps, avant de penser ainsi :

- Tiens ! Si on codait les chiffres tombés le fameux soir, à l'époque, avec mon algorithme, on obtiendrait une chaîne de caractères qui ressemblerait à quelque chose comme... 8X8. C'est bizarre. De toute façon, peu importe.

Puis il reprit son activité : il aimait beaucoup peindre sur les parois.

- Je vais inscrire sur un mur un symbole pour marquer un passage. Qu'est-ce que je vais bien pouvoir inscrire. Tiens ! Pourquoi pas 8X8? C'est esthétique, c'est symétrique, et c'est sûrement symbolique...

Il mélangea un peu d'eau et un peu de terre, avec une pointe en silex, sur le sol. Puis, avec un pinceau en poils de mammoth qu'il s'était confectionné, il dessina un huit. Il le fit suivre d'une croix, puis d'un second huit. Au moment même où il avait fini de dessiner son dernier huit, il sentit qu'il

s'évanouissait, qu'il devenait transparent, que l'air se fondait en lui, qu'il ne devenait qu'abstraction. Puis il s'évanouit et devient néant.

Bon sang, mais c'est bien sûr ! Il écrit encore pendant trois minutes, et se leva de sa chaise. Comment n'y avait-il pas pensé plus tôt ? Il suffisait d'inverser les variables... Il jeta un bref coup d'oeil à la fenêtre de son studio de laquelle il pouvait voir la place Sainte-Opportune. Il trouvait qu'il faisait beau. Il revint à son bureau et regarda son travail. Le résultat final ne faisait pas moins de huit lignes.

A présent, c'était fait. C'était terminé. Ces longues années de travail avaient enfin été récompensées par un aboutissement : sa relation semblait juste. Ce n'est pas sans appréhension qu'il alluma son petit ordinateur portable. Une relique. Un vieux 386 qui avait presque dix ans. Mais de toute façon, c'était bien suffisant pour tester sa formule. En attendant l'allumage de sa machine, il saisit une revue scientifique qui avait déjà plusieurs semaines. Il la feuilleta, sans réellement faire attention à ce qu'il lisait. Par ci, le dernier modèle de cyclotron, par là le schéma technique du dernier processeur, l'analyse d'une plante de la famille des orchidées, ou encore les photos d'une grotte préhistorique que l'on venait de découvrir en Essonne, au sud de Paris. Sur les murs de la grotte préhistorique, plusieurs dessins de divers animaux qui devaient vivre à cette époque. Mais son oeil fut attiré par une inscription qui lui semblait être un lettres Latines : 8X8. Il lut l'article : "Les plus grands chercheurs du CNRS sont en train de se demander pourquoi les lettres latines 8X8 sont inscrites sur ces parois de la grotte préhistorique. Selon les experts, il ne s'agirait pas de l'ouvre d'un plaisantin : les test au Carbone 14 montreraient que cette inscription a été faite il y a plus de deux cent mille ans"

C'est vrai, que c'est bizarre, cette inscription 8X8, dit Bernard. L'ordinateur avait fini son initialisation. Il lança son logiciel de programmation, tapa quelques lignes en Pascal, rapidement, puis recopia avec soin les huit lignes tant attendues. Il pressa sur deux touches. Son programme s'exécuta. Pour essayer la

décompression de données de l'algorithme, il cherchait une chaîne de caractères appropriée. Il regarda de nouveau le journal scientifique et entra dans son ordinateur la chaîne 8X8. L'algorithme fonctionnait. Il sortit les chiffres suivants : 7, 14, 28, 29, 34 et le 47. L'algo, apparemment, fonctionnait.

Il était tellement content qu'il en oublia sa chienne qui commençait sérieusement à s'impatienter : l'heure du repas approchait. Lui même avait une petite faim. Il ouvrit comme d'habitude une boîte de MiamMiamDog, la versa dans une gamelle rouge. Puis, il rassembla les quelques quatre cent pages qui constituaient la version finale de son travail, et en fit une pile sur son bureau. Il ferma son portable et le rangea sous son lit. Il prit la laisse de Flora l'attacha à son cou, descendit les trois étages, et sortit de l'appartement.

Il passa devant le marchand de journaux qui faisait également kiosque de La Française Des Jeux.

- Alors, m'sieur Bernard ? Z'allez bien ?

C'était la vieille marchande de journaux qui l'interpellait.

- Savez pas qu'y'a la grande cagnotte, ce soir, au loto ?

- Si, si, bien sûr, répondit-il. Je le sais. Mais vous savez bien que je ne joue jamais. De toute façon, je n'ai aucune chance de gagner.

- On sait jamais, m'sieur Bernard ! Aujourd'hui, c'est pt'êt bin vot' jour de chance.

Au fait, pourquoi pas ? Pourquoi ce ne saurait pas aujourd'hui, son jour de chance ? Il avait trouvé sa formule, après tout. Et puis, ça ne coûtait pas grand chose, un ticket de loto.

- Allez, d'accord, donnez moi un de vos maudits tickets. Mais c'est bien pour vous faire plaisir.

- Alors m'sieur Bernard, vous mettez quoi, comme chiffres ?

- Je n'en sais trop rien. Tenez ! Mettez moi 8X8, dit-il en riant.

- J'vous d'mande pardon, m'sieur Bernard, z'avez dit quoi ?

- Excusez-moi, Madame Boucher. Je plaisantais. Mettez-moi donc ... le 7, le 14, le 28, le 29, le 34 et le 47. C'est cela !

- Z'avez bien raison, m'sieur Bernard ! J'ai aussi étudié les probas, vous savez, quand j'étais jeune. Et comme le vingt-huit est tombé trois fois la semaine dernière, il y a des chances

qu'il retombe cette fois-ci. Il ne put plus retenir un rire qui ressemblait plutôt à un rire heureux qu'à une moquerie.

Il paya, puis reçut son ticket : 7-14-28-29-34-47. Il mit son billet dans la poche arrière gauche de son jean bleu délavé, et regarda son chien :

- Allez, ma vieille, on y va.

Il lança un sympathique Au revoir à la vendeuse de journaux, et s'enfonça dans les rues du premier arrondissement.

Il posa la main sur sa poche, sentit son couteau suisse, et sa carte Orange. Il s'arrêta à une grande porte sur le boulevard Saint-Michel, et appuya sur le bouton. Une voix féminine lui répondit.

- Allo ?

- Allo, Nat' ? C'est Bernard ! François est là ?

- Oui, bien sûr ! Attends, je t'ouvre !

Le bruit de la serrure électrique se fit entendre. Bernard poussa la porte, entra, la ferma, et monta dans l'ascenseur. Un vieil ascenseur, avec des grilles en métal, comme on en faisait il y a encore longtemps. Il appuya sur le bouton du quatrième étage et arriva sur le palier. Il frappa à la porte.

Nathalie et François lui ouvrirent la porte. Il embrassa Nathalie, serra la main à François. François allait ouvrir la bouche, mais Bernard le coupa en lui disant ces quelques mots :

- François... Je l'ai. J'ai trouvé.

François sourit, et ses yeux s'illuminèrent. Bernard reprit :

- Mais je suis désolé, c'est trop bête, je ne t'ai pas apporté la formule.

- C'est pas grave, Bernard. Passes me voir demain au CNRS avec ta formule.

Rentres chez toi te reposer, tu as des valises sous les yeux.

- Tu as raison. Je vais rentrer chez moi. Et puis je vais pouvoir savoir si j'ai gagné au Loto.

- Pourquoi pas ! Qui sait, c'est peut-être ton jour de chance ?

FIN